

Pascal Renaux

# Contre l'apologie de la différence : de l'impossible reconnaissance du Même

Que cherche à fuir le mouvement queer ? Peut-on fuir ses identités, ces appartenances malgré soi, qui tendent vers la production du même ? Peut-on vraiment passer de l'autre côté du miroir pour ne jamais être là ?

Après quelques hésitations, la France semble prête à succomber à la déferlante *queer*. Le terme lui-même, après s'être extirpé de la gangue universitaire, s'est rapidement disséminé dans la presse généraliste, et les *Inrocks* passent de temps à autre une couche de cirage sur les pionniers du *queer* à la française. Effet de mode oblige, les choses commencent à devenir sérieusement agaçantes. C'est à partir de cette irritation croissante que doivent être lues les remarques qui suivent. Je voudrais attirer l'attention du lecteur sur quelques points qui me laissent dubitatif quant à la portée politique

■ Remarquons que, pour une fois, ce rejet n'est pas réciproque. En attestent les travaux de Jean Allouch dans *Le sexe du maître*, ainsi que l'intérêt soutenu de l'E.P.E.L., qui contribue à la parution de textes inédits d'Halperin ou de Bersani en France. Voir la liste des ouvrages cités pour plus de précision.

d'un mouvement qui me semble s'enliser dans un débat où la jouissance de la parole prend le pas sur la nécessaire coupure engendrée par l'acte. L'ensemble de ce travail est sous-tendu par une simple constatation : le rejet de la psychanalyse par le mouvement *queer*<sup>1</sup>, qui lui sacrifie les élucubrations post-structuralistes, le condamne à rejoindre, par des voies détournées, ce qu'il exècre le plus : le capitalisme.

Butler avec Lacan.

Judith Butler est certainement celle qui a mis le feu aux poudres en avançant, à juste titre, qu'il n'y a aucun rapport entre le sexe biologique du sujet et la construction culturelle de son identité sexuée. Il me semble que Lacan dit exactement la même chose lorsqu'il avance que « homme » et « femme » ne sont que des mots. En tant que tels, ils ratent, chacun à leur manière, l'inscription de la différence sexuelle, le mot qui signifierait la différence sexuelle n'existant pas. Dès que nous tentons de la formuler, nous ne sommes déjà plus dans le registre ternaire et pacificateur du symbolique, mais dans le registre duel et souvent mortifère de l'imaginaire. Traduction théorique pour les lacaniens qui se repèrent dans la langue du maître :

À vouloir se définir l'un par rapport à l'autre, les signifiants « hommes » et « dames » échouent à faire deux, deux signifiants localisés comme tels. Ils perdent leur statut de signifiant. Il y a indistinction des registres imaginaire et symbolique (Jean Allouch, *Le sexe du maître*, p. 120).

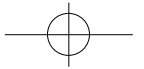
Si j'avance que Butler dit exactement la même chose que Lacan, ce n'est pas pour rendre à César ce qui est à César – rien n'est à César. J'essaie plutôt d'attirer l'attention sur une convergence qui, pour être initiale, ne dure guère.

Très vite, des divergences apparaissent : Butler choisit le camp derridéen en mettant l'accent sur le *jeu* identitaire que permet l'absence de signifiant transcendantal, à savoir, ce fameux mot qui manque à l'appel et permettrait de signifier la différence sexuelle. Ce qui donne lieu à la naissance d'un sujet typiquement postmoderne, protéiforme, presque métamorphe, un sujet désidentifié. Lacan, quant à lui, répétera jusqu'à la fin de son enseignement qu'un sujet désidentifié, même au sortir d'une analyse, ça n'existe pas.

Nous avons donc, d'un côté, un sujet performatif, qui fait ce qu'il veut, qui se définit comme il l'entend, et de l'autre, un sujet qui se met le doigt dans l'œil s'il croit qu'il a effectivement traversé le fantasme. En termes politiques: d'un côté, un sujet résistant, qui refuse de se laisser représenter, de disparaître comme sujet, de l'autre, un sujet révolutionnaire, qui consent à disparaître l'espace d'un instant, avant de revenir à sa place après avoir fait le tour de son fantasme.

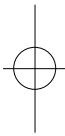
Au théâtre ce soir : trompe la mort !

À priori, la théâtralisation *queer* permet l'invention de néologismes fort créatifs, « gouin » par exemple, et refuse obstinément tout ce qui peut relever de la fixité, privilégiant le déguisement, le masque. L'année dernière, durant les Universités d'Été des Homosexualités, à Marseille,

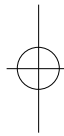


un nombre non négligeable de participants étaient travelotés, pardon, *queerisé(e)s*. Ce qui m'allait très bien : comme ça, je n'avais pas besoin de le faire. Pour lever un bout du voile, et se rendre compte que la place du pouvoir est toujours occupée par un clown, il n'y a pas mieux.

Je m'explique : récemment, j'assistais à une remise de prix dans un lycée. Une scène avait été dressée, et on y introduisit le petit génie de service, qui avait fait toute sa scolarité dans le lycée en question. On vous expliquait très posément qu'il venait d'être admis à Polytechnique, dont il portait d'ailleurs l'uniforme. Bien évidemment, il savait tout faire : il jouait du piano à la perfection, c'était un athlète de très bon niveau, plutôt séduisant d'ailleurs. Il ne lui manquait plus qu'un pistolet à eau pour que le ridicule soit complet. Le pire n'est pas là : le pire, c'est qu'il suscitait l'envie chez un public qui succombait au charme du clown blanc. Or, l'envie, qui est un sentiment extrêmement archaïque, ne va pas sans la souffrance. De là, qu'on soit prêt à se prosterner devant un cheval (*Caligula*) ou, pour le dire en termes lacaniens, devant les insignes du pouvoir. Plus c'est ridicule, plus ça marche : voilà ce que nous dit le *queer*. Ce qu'il ne nous dit pas, en revanche, c'est que l'épreuve du ridicule est toujours fondamentalement narcissique.

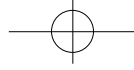


Autrement dit : ça va un moment, et puis on rit... jaune. Car le jeu de masques, dont on fait grand cas, ne peut durer éternellement, sous prétexte de confiner à une dérive purement pulsionnelle, qui voit soudain pointer... l'angoisse. Plus je change de masque, plus je *dois* changer de masque, car la dernière chose à laquelle je veuille me confronter, c'est que, bien sûr, il n'y a *rien* sous le masque. En d'autres termes : je ne peux indéfiniment porter un masque sous peine de finir par errer dans un domaine spectral où la mort n'a plus cours. C'est parfaitement bien vu dans le film *The Mask*, avec Jim Carrey. Dans un univers purement fictionnel règne la pire des horreurs que l'on puisse imaginer : l'immortalité.



« Je ne suis pas que ça. »

Je voudrais rattacher les considérations qui précèdent à une remarque toute personnelle. Ce qui m'a toujours frappé dans le discours *queer*, c'est que le mépris affiché des définitions et des catégories s'accompagne obligatoirement d'une prolifération néologique de définitions et de catégories – qui fonctionnent pour le sujet comme autant de masques. Autrement dit : l'angoisse que ressent le sujet à l'idée de surgir comme sens, cliché, ne peut qu'accélérer la chaîne de production, dans la mesure où celui ou celle qui ne veut pas subir de *fading* se répète inlassablement : ce n'est pas moi, je ne suis pas *que ça*, mon être de sujet n'est pas là.



Or, selon Zizek, c'est précisément au point où je crois la combattre – en prenant une distance imaginaire (« gouin ») avec mon identification symbolique (sur ma carte d'identité nationale: « homme ») – que l'interpellation idéologique réussit.

Qu'est ce que cela veut dire ? Rien d'autre que de me définir comme un gouin va dans le droite ligne de ce que la société, l'Autre, attend de moi. Que me demande-t-on aujourd'hui ? Inlassablement, Nike, Calvin Klein et consorts répètent le même message: Sois toi-même, Reste tel que tu es<sup>2</sup>. Ce qui, à première vue, va à l'encontre des recommandations *queer*, qui, répétons le, poussent le sujet à lutter contre la menace de pétrification qui le guette.

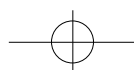
■ Rappelons que le capitalisme ne vend pas de produits, il vend des idées. J'irai jusqu'à dire que le capitalisme est une philosophie.

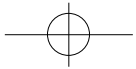
Jouis !

Pourtant, face à cet impératif, au caractère surmoïque extrêmement marqué, le sujet ne peut que partir à la dérive: s'il obtempère au désir de l'Autre, de la société, il consent à lui donner ce qu'il veut. Et ce que veut le capitalisme, c'est de la déviance, de la marge, pour continuer à nourrir la machine. Pour reprendre un exemple tiré de Zizek, on pensera aux jeunes *hackers* employés par Microsoft. L'entreprise ne cherche absolument pas à les formater ni à les normaliser. C'est une erreur courante de croire que le capitalisme est l'opresseur qui encourage un discours normatif. C'est tout le contraire: ce qu'on leur demande avant tout, c'est d'être eux-mêmes, à savoir, rester des marginaux. S'ils perdent leur *imp of perversity*, leur talent créatif, ce petit quelque chose qui fait qu'ils sont *différents* des autres, ils sont virés sur-le-champ. L'employé doit donc constamment s'assurer qu'il est unique, différent, désiré et désirable pour ce petit quelque chose en plus.

Via ce narcissisme de la petite différence, déjà diagnostiqué par Freud, ne retombons-nous pas sur cette glorification de la marge qui affecte le mouvement *queer* ? Le résultat est proche de l'absurde, car cette fragmentation entraîne la prolifération de combinaisons significatives qui feraient passer Joyce pour un écrivain naturaliste. Au final, nous nous retrouvons donc avec un amas de petites différences, qui, comme le dit Badiou, ne représentent guère plus qu'un catéchisme contemporain :

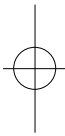
Ce qu'il faut [...] soutenir est que ces différences n'ont aucun intérêt pour la pensée, qu'elles ne sont que l'évidente multiplicité infinie de l'espèce humaine, laquelle est tout aussi flagrante entre moi et mon cousin de Lyon qu'entre la « communauté » chiite d'Irak et les gras cow-boys du Texas (*L'éthique*, p. 26).



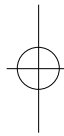


Que l'apologie de la différence et de la marge jouent le jeu du capitalisme pousse à remettre en question les capacités de *résistance* du sujet *queer*. Si Marie-Hélène Bourcier entérine, à la suite de Foucault, le changement de paradigme qui voit la figure de l'intellectuel moderne et révolutionnaire s'effacer derrière celle de l'intellectuel postmoderne et résistant, il faut s'interroger sur les capacités du sujet *queer* à subvertir le système capitaliste de l'intérieur par le biais de ce que Butler considère comme une « reconfiguration performative ». Examinons de près ce processus métaphorique légèrement forcé qui consiste à requalifier un terme jugé péjoratif pour en modifier le sens, le positiver en quelque sorte.

Mulder avec Scully.


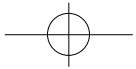


Tout d'abord, remarquons que, dans la logique *queer*, le terme dévalorisé l'est toujours par rapport à un autre, qui lui vole la vedette – comme chez Derrida, la parole pique la vedette à l'écriture. C'est assez manichéen : la société hétéro-bourgeois-capitaliste veut inscrire ses insignes au firmament des étoiles, et elle nous empêche d'inscrire les nôtres. Nous sommes bien dans le registre de la lutte de pur prestige, champ mortifère par excellence. N'est-ce pas là suggérer, au-delà des apparences de complexification que se donne le mouvement *queer*, l'existence d'une conspiration qui vise à éradiquer la marge ? *Us vs. Them*. Or, nous venons de voir que cette conspiration n'existe pas, puisque le capitalisme favorise, au contraire, la production d'une marge dont il analyse les demandes pour mieux la satisfaire. En d'autres termes : en suivant Derrida pour s'appliquer à déconstruire les oppositions binaires qui structurent notre soi-disant façon de penser, homo/hétéro, blanc/noir, homme/femme, les *queers* ne font jamais que consolider l'existence de ces catégories. Zizek dit exactement la même chose lorsqu'il avance que Butler accorde beaucoup trop d'importance au modèle hétérosexuel. Rien de plus évident : tant que la logique binaire de l'ordinateur garde ses prérogatives, je suis obligé, pour soutenir mon argumentation, de me référer inlassablement à ce à quoi je m'oppose. Ainsi, les pratiques de reconfigurations performatives ne font jamais que soutenir l'existence de ce qu'elles sont censées subvertir : l'hétéro, le blanc, l'homme sont des ennemis nécessaires, mais inexistantes, inventés pour fabriquer du lien, de l'oppression, de la souffrance, de la jouissance – pour se sentir vivants.



Cette bonne vieille blague

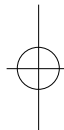
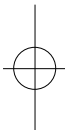
Prenons, pour nous faire comprendre, l'exemple de l'insulte. Dans la bouche de l'autre, « pédé » est une insulte, dans la mienne, il perd sa



connotation péjorative. Il est, nous disent les *queers*, reconfiguré. La situation mérite d'être analysée : lorsque je me fais traiter de pédé, je suis aux prises avec ce que Lacan appelle un choix forcé : si je ne veux pas disparaître, m'éclipser, je suis contraint d'endosser l'insulte. Comme le dit Zizek, c'est une forme de chantage émotionnel : soit tu es ça, pédé, soit tu n'es rien. Comme le sujet *queer*, quoiqu'il en dise, préfère toujours être quelque chose plutôt que rien, il ne lui reste plus qu'à jouer avec ce mot pour lui faire dire autre chose que ce qu'il dit. Il le recontextualise pour le retourner contre le discours dominant.

Ce qu'on découvre donc avec émerveillement, c'est que le sujet parle, et qu'un mot change de sens suivant le contexte qu'il occupe. *Il s'agit là du fonctionnement normal des choses*. Si cette reconfiguration n'a rien de subversif, c'est qu'elle se contente de relever un fait de structure : le sens du mot change, non pas parce qu'il se répète *dans la bouche* de l'un ou l'autre des sujets en présence, mais il change de sens parce qu'il se répète dans un autre contexte – Porge dirait : la différence est incluse dans la répétition, c'est un cadeau Bonux – ou une malédiction, suivant les points de vue.

#### La vérité est ici



Néanmoins, cette erreur d'appréciation permet de progresser sur le chemin de la vérité. Car, sous le vernis théorique de la reconfiguration performative peuvent se déceler les implications latentes de l'analyse *queer* : les pleins pouvoirs donnés à la conscience réflexive. Voilà qui saute aux yeux si l'on veut bien considérer que les deux personnes en présence, celle qui insulte et celle qui est insultée, sont pétrées d'intentions. Pire : elles savent ce qu'elles disent, puisque, dans cette logique, l'une a clairement l'intention de blesser l'autre, et l'autre, clairement l'intention de ne pas se laisser faire. Positions défensives qui ne peuvent qu'aboutir à la criminalisation généralisée du langage, tels que les désastres du *politically correct* nous en fournissent la preuve. À ce titre, Noam Chomsky a parfaitement raison de plaider en faveur de la liberté d'expression des révisionnistes – de la sorte, nous pouvons au moins les localiser, savoir qui ils sont. Ceci peut avoir des allures de prédiction, mais si les homophobes ne peuvent même plus s'exprimer, nous entrerons à court terme dans une logique du pire, à savoir, du passage à l'acte.

#### L'Autre n'existe pas

Le deuxième point soulevé par ce retour au pouvoir de la conscience est un peu plus théorique. Si l'on jette un coup d'œil rapide à la chaîne qui, depuis le début du *xx<sup>e</sup>* siècle, articule l'inscription de l'homosexualité au champ social, on se rend compte que l'insulte et sa ré-appropriation ne sont pas des

Il va de soi que nous sommes ici dans le registre de l'imaginaire, puisque, aliéné, je l'étais déjà avant l'apparition de ce signifiant. D'où l'intérêt de ne pas perdre de vue le phénomène très freudien de la rétroaction.

éléments nouveaux. Tout commence par une frustration, qui continue d'ailleurs à se faire sentir: la société ne me reconnaît pas comme tel, elle refuse d'enregistrer ma différence. Une fois que le terme *homosexuel* fait son apparition, le problème de la reconnaissance est réglé. Mais la frustration ne disparaît pas pour autant. Car, du

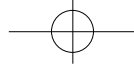
même coup, l'aliénation dont je rêvais<sup>3</sup> devient effective, et on peut me ficher, m'épier, tenir un compte de mes faits et gestes.

Pourtant, cette aliénation a aussi ses avantages. Être identifié me permet de gagner une distance, par laquelle je peux me mettre à penser que je ne suis pas... homosexuel, que ce mot là ne me représente pas: par trop médical, il sent un peu trop l'insulte. Nous revenons bien sûr au « Je ne suis pas que ça. », mais il s'agit là d'un point excessivement important, sur lequel je voudrais insister: il n'y a pas d'insulte avant que l'insulte ne soit considérée comme telle par le sujet qui se sent insulté. L'insulte est toujours le fruit d'une interprétation, et c'est à l'instant précis où le message subit un transfert que le fantasme se met en place pour en cerner le sens: il a voulu me faire du mal. Contrairement à la croyance *queer*, l'intention est uniquement attribuable *a posteriori*, par un sujet qui en suppose un autre.

### On insulte « un » pédé

On se retrouve finalement avec le schéma de l'enfant battu: si l'autre a voulu me faire du mal, c'est qu'il m'aime. L'insulte devient donc une preuve d'amour, d'où la très grande difficulté à s'en détacher. Or, la reconfiguration performative à la Butler ne l'efface pas: elle l'encrypte, elle la met sous rature, comme pour mieux la préserver, la chérir, l'honorer. Dis le moi encore... On peut très facilement en arriver par ce biais à ce que Lacan appelle la jouissance de la marque, et rejoindre les chemins de la perversion. Et, on le sait, la perversion, contrairement à l'hystérie, n'a rien de subversif. C'est, au contraire, un appel à la loi: dis-le moi encore, sois le miroir qui, confirmant que je suis différent, me garantit que je transgresse la norme que tu incarnes.

Même s'il y a une nette fascination pour l'insulte dans le paradigme *queer*, il ne me semble pas qu'on puisse qualifier ces pratiques de perverses. Quoique. La montée en épingle du sado-masochisme chez de nombreuses théoriciennes laisse songeur. Doit-on considérer cela comme une mise en scène, une pratique artistique, ou comme un nouveau mode de complicité avec le discours dominant? Malgré un sens du raccourci qui peut parfois laisser pantois, il me semble que l'avis de Zizek sur la question reste un des plus intéressants:



« La récente prolifération d'identités et de pratiques sexuelles alternatives (somasochisme, bisexualité, *drag queens*, *drag kings*, etc.), loin de constituer une menace pour le régime biopolitique actuel (pour parler en termes foucauldien) s'accorde parfaitement aux modes de sexualisation générés par la globalisation capitaliste, qui ne fait jamais qu'encourager l'éclosion de subjectivités flexibles et protéiformes ». (*The Ticklish Subject*, p. 226).<sup>4</sup>

Le comble de la perversion, n'est-il pas, justement, d'être radicalement fidèle à soi-même, d'être radicalement fidèle à sa subjectivité, à savoir, être constamment changeant, insaisissable, partout et nulle part. En un mot : capitaliste ou *queer*, au choix.

Tu auras ce que tu demandes

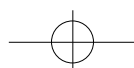
Il n'y a donc là aucun phénomène de résistance. La reconfiguration performative des identités débouche au contraire sur une fragmentation qui satisfait pleinement l'inertie où voudrait continuer à se vautrer la société. Lacan ne dit rien d'autre lorsqu'il avance que l'ambition du sujet, c'est d'en foutre le moins possible. Il faudrait donc parler d'une complaisance qui ne s'avoue pas : l'image hilarante de la lesbienne sud-coréenne paraplégique<sup>5</sup> s'estompe si l'on veut bien considérer que les niches marketing et les cibles recherchées par nos multinationales préférées fonctionnent suivant le même régime que la dissémination *queer*. Dans les deux cas, il s'agit que tout le monde jouisse, que tout le monde soit satisfait : ainsi se mettent en place, pour satisfaire le client, des agences de voyage gays, ou se fabriquent des duos pop lesbiens, qui fournissent des supports identificatoires à qui réclame des *role models*. Il s'agit, ni plus ni moins, de répondre *exactement* à la demande. C'est la même chose avec notre lesbienne sud-coréenne paraplégique : si elle réclame un fauteuil roulant, on le lui donne, sa demande est *intégralement* satisfaite.

Une désintrinsication dangereuse.

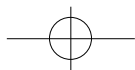
Ce qui se perd, dans tout ça, ce n'est ni plus ni moins que la dimension métaphorique de la demande, par où peut s'insinuer le désir. Nous assistons à une régression qui voit la demande se désarticuler du désir pour se ré-articuler exclusivement au besoin. Si chaque communauté a des demandes particulières et si elles sont satisfaites, alors, on ne sera pas surpris des explosions de violence qui suivent, puisque, en dernier recours, *ce n'est pas ça* que je veux. Tè demandant

<sup>4</sup> Le livre de Žižek n'ayant malheureusement pas été traduit en français, j'ai fait le choix de traduire moi-même cette citation.

<sup>5</sup> J'exagère à peine. En surfant sur le net, je suis tombé sur le titre d'un ouvrage qui m'a laissé pantois : *Restoried Selves: Autobiographies of Queer Asian-Pacific-American Activists*, d'un certain Kevin K. Kumashirio.







un fauteuil roulant, ce que je te demande, c'est de reconnaître que je manque de quelque chose que tu ne peux me donner. Si tu me le donnes, alors, c'est que toi tu ne manques de rien, et que, par conséquent, moi non plus. C'est le même problème avec les Éthiopiens : on leur balance des kilos de riz sur la tête, et puis c'est tout. Aucune reconnaissance de la parole de l'autre là-dedans, à peine un maternage, un gavage qui, en bout de course, nie l'universalité du désir.

### Le mot-mot dit

Universalité : le mot est lâché, qui ne manquera pas de faire se crispier plus d'une mâchoire *queer*. Pourtant, le morcellement des intérêts particuliers, la partialisation des objets de la demande, nous entraîne exactement là où les *queers* déclarent ne pas vouloir aller : vers une fermeture de la marge – par laquelle le désir s'éteint. En gros, pour reprendre une comparaison tirée de Zizek, le cri communautaire *queer* resterait purement métonymique : « Nous sommes *un* peuple ! ». Le cri de ralliement proprement révolutionnaire est d'une autre trempe, puisqu'il suture du singulier à de l'universel : « Nous sommes *le* peuple ! ». Cri que, à mon sens, les homos n'ont pas poussé depuis un petit moment déjà.

### Allo ? Je voudrais commander une apocalypse

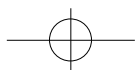
Il est vrai que les *queers*, suivant en cela leurs maîtres à penser, jugent la révolution ringarde ou, comme le dit Marie-Hélène Bourcier, trop *glamour*. Pourtant, la révolution reste l'acte politique par excellence, l'acte devant lequel toutes ces petites histoires de résistance et de reconfigurations performatives deviennent risibles.

Les raisons de cette attitude sont multiples, et confirment, à mon sens, que la théorie *queer* se donne des allures de perversion pour mieux en conjurer l'horreur, comme toute bonne névrose sait le faire. Le refus de se voir ravalé au rang d'objet va en effet à l'encontre d'une identification radicale du sujet à la Cause révolutionnaire, identification qui voile, la plupart du temps, que la Cause est inventée pour justifier la jouissance que le pervers tire de l'orgie destructrice de ses actes.

Du même coup, c'est la révolution qui disparaît, soit qu'on sépare la

▣ Sur l'appréhension de la révolution selon les modalités hystériques et perverses, je ne fais que reformuler, afin d'en faire profiter le lecteur français, les idées de Zizek. Les anglicistes pourront se reporter à son *Ticklish Subject*, ■■

noble idée de l'horreur qu'entraînera sa réalisation effective, soit qu'on pleure d'avance la trahison des idéaux qui s'ensuivra. Dans les deux cas, on se retournera sur les décombres du XX<sup>e</sup> siècle, et on adoptera l'attitude de la belle âme hégélienne, qui répète inlassablement que la révolution ramène toujours le maître<sup>6</sup>.



Tout comme les nouvelles guerres veulent rester propres et sans cadavre aucun, on évite ainsi de s'affronter à la mort. Il ne faut pas se leurrer : on ne fait pas d'omelette sans casser

■■■ et plus spécifiquement, aux paragraphes «From Phallus to the Act» (p. 369) et «Beyond the Good» (p. 377).

des œufs. Il y aura des morts, il y aura du sang, il y aura du réel. Le problème, c'est que personne ne veut mourir. Moi-même qui vous parle, je n'ai aucune envie d'aller faire la révolution pour aller m'embrocher sur une baïonnette. Pourquoi ? Parce que je suis *queer*.

Mais si je meurs, je veux que mon nom soit effacé. Car, comme le dit Žizek, une révolution réussit à une seule condition : que disparaisse le surplus qui l'a mise en branle. Une révolution dévore ses propres enfants, elle efface ceux qui ont juré d'effacer les mensonges des maîtres. Toutefois, peut-on effacer le monde tel qu'il est autre part que dans un roman ? Peut-on repartir à zéro pour que la vérité du Même advienne, pour que la boucle de la révolution se referme proprement sur elle-même ? Bien sûr, c'est impossible.

Pourquoi est-ce impossible ? Parce que le sujet laisse toujours des traces derrière lui, et la mort grandit toujours la personne tuée, comme on l'a vu à la mort de Foucault. Là encore, celui qui rêve de ne laisser aucune trace derrière lui, c'est le pervers ou l'obsessionnel qui se rêve pervers : dans les romans policiers, le meurtrier s'arrange toujours pour se soustraire à la chaîne des suspects, en mettant en scène sa propre mort par exemple (*Dix petits nègres*).

Autrement dit : il n'y aura pas de nouvel absolu, ce Même qui reviendra à sa place une fois le tour d'écrou révolutionnaire donné sera contaminé par l'Autre de la résistance et il faudra recommencer. C'est là un point que j'accorde aux tenants d'un postmodernisme à bout de souffle : le radicalement nouveau dont rêvait la modernité n'existe pas. Mais si le nouveau se fabrique avec de l'ancien, si le nouveau est le fruit d'une reconfiguration, l'acte révolutionnaire et authentique est la *condition de possibilité* de cette reconfiguration. Ce n'est pas le contraire. Autrement dit : la reconfiguration n'est que la conséquence d'un acte par lequel le sujet consent à s'éclipser en abdiquant sa subjectivité l'espace d'un instant, plutôt que d'y adhérer en accordant à sa conscience les pleins pouvoirs.

L'abaisse pour conclure

L'horreur du Même, du «ça pense la même chose que moi», est clairement lisible au travers de la construction contemporaine de l'homosexualité. Plus le sujet tente de se dé-marquer du terme qui avérait son inscription au champ social – homosexuel – plus il l'imite, plus il s'en rapproche – gay. N'est-ce pas la raison d'être du *queer* ? Corriger les

#### ■ Bibliographie

Allouch, J., *Le sexe du maître. L'érotisme d'après Lacan*, Paris, Exils, 2001.

Badiou, A., *L'éthique. Essai sur la conscience du mal*, Paris, Hatier, 1993.

Zizek, S., *The Ticklish Subject. The Absent Centre of Political Ontology*, London, Verso, 1999. Les numéros de la revue psychanalytique *L'Unebvue* traitant de thèmes homos ou queer sont les suivants:

« L'opacité sexuelle I. Le sexe du maître », E.P.E.L. 11, automne 1998. [En supplément. Bersani, L., *Le rectum est-il une tombe ?*]

« L'opacité sexuelle II. Dispositifs, agencements, montages », E.P.E.L. 12, printemps 1999.

« Éros Érogène ? », E.P.E.L. 14, Hiver 1999. [En supplément, Halperin, D., *Platon et la réciprocité érotique*]

« Les communautés électives I. Une subjectivation queer ? », E.P.E.L. 15, printemps 2000.

« Les communautés électives II. Ils parlent de l'amitié », E.P.E.L. 16, automne 2000.

« Il n'y a pas de rapport sexuel », E.P.E.L. 18, automne 2001.

« Follement extravagant. Le psychanalyste, un cas de nymphé ? », E.P.E.L. 19, hiver 2001/Printemps 2002.

erreurs de parcours des *gays* enlisés dans l'embourgeoisement, *gays* qui, eux-mêmes, corrigeaient les erreurs des *homosexuels*, jugés trop complaisants à l'égard du « système » ?

C'est au point où, tel Orphée, nous nous retournons pour constater que nous avons, ni plus ni moins, suivi le train du capitalisme, que le *queer* surgit pour voiler l'horreur du Même, pour voiler l'échec de la réponse que les *gays* ont tenté d'apporter aux *homosexuels*. Malheureusement, on se rend compte un peu tard qu'être *contre* quelque chose n'est qu'une manière détournée de *reconnaître* l'existence de ce à quoi on s'oppose.

En d'autres termes: pour éviter d'avoir à contempler notre propre néant, nous avons préféré trouver une cause à nos malheurs. Voilà qui peut s'éterniser: car les visages de l'étrange et de l'étranger sont inépuisables, et qui passe sa vie à les énumérer en trouvera toujours un en plus... Quitte à passer à côté de sa vie. Il y a ceux qui sont persuadés que la disparition de l'ennemi imaginaire leur apportera une jouissance à laquelle ils ne sauraient renoncer – car celui-là se régale à n'en pas douter de me voir si misérable. Ceux-là répètent inlassablement qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'il y en a un qui les empêche de jouir. Et il y a les doctes ignorants, qui, de buissons en fourrés, savent bien que tout le monde est logé à la même enseigne: zéro de jouissance, que du plaisir. Ceux-là savent bien que, dans la réalité, il y a du rapport sexuel. Reste à leur répéter le très judicieux conseil d'Alain Badiou: Courage ! Continuez !